

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 53

Artikel: L'année pourrie
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La bibliothèque du bon Vaudois.

En vente au Bureau du Conteur vaudois :

- Causeries du « Conteur vaudois » (1^{re} série, 2^e édition, illustrée par Ralph) Fr. 1 50
- Favey, Grognoz et l'Assesseur, récit complet des aventures de trois bons Vaudois, par L. MONNET, illustré par Ralph et J.-H. Rosen » 2 50
- Po Recafa, recueil de morceaux patois, prose et vers (Payot et Cie, édit.) » 1 80
- Mélanges vaudois, de L. FAVRAT (Payot et Cie, édit.) » 1 —
- Le Roman romand (Payot et Cie, éditeurs). 3 premières livraisons, en vente séparément :
- 1. A. BACHELIN, *La Carrochonne, La Marquise* » — 60
- 2. PHILIPPE MONNIER, *Nouvelles* » — 60
- 3. ED. ROD, *Scènes de la Vie suisse* » — 60

L'ANNÉE POURRIE

POURRIE! Il n'y a pas moyen de l'appeler autrement, l'année qui s'achève aujourd'hui. De mémoire de grenouilles on ne vit tant d'eau dans les lacs, dans nos rivières vaudoises habituellement si minces, dans les champs, dans les vignes et jusque dans les caves. Ce fut, sauf de rares et brèves accalmies, un déluge perpétuel. Au milieu de janvier déjà, des inondations, des glissements ou des affaissements de terrains interrompaient la circulation des trains ou la rendaient périlleuse en divers endroits. Juin vit pourrir sur les prés d'énormes quantités de foin, et la Suisse centrale, ainsi que les Grisons, en proie aux débordements des torrents. Plusieurs personnes périrent. En juillet, le malheur fondit sur le Grand District, avec une trombe qui dura du 10 au soir jusqu'au lendemain matin. La Grande-Eau et l'Avançon sortirent de leur lit. Rompant digues et barrages, la Gryonne noya dans ses flots boueux deux jeunes pompiers d'Ollon, nommés Roud et Aviolat. Nouvelles pluies en août, au commencement de septembre, à la fin d'octobre et, plus ruisselantes et persistantes que jamais, durant les deux derniers mois de l'année.

Insondable mystère de la nature, sous ces cataractes les vergers donnèrent tout de même en poires et en pommes une récolte passable, abondante même en certaines régions. Au lieu de vin, le Vaudois fit du cidre. Pauvres vigneron, pour eux le désastre fut immense. Que de parchets où non seulement l'on ne vendangea pas, mais où encore il n'y eut pas moyen de grappiller! Cette détresse du vignoble assombrit le pays tout entier, d'autant plus vivement qu'elle succède à une année de rendement très médiocre.

Certes, si l'on avait pu prévoir pareille calamité, personne n'eût été assez hardi pour organiser, à Lausanne, cette Exposition suisse d'agriculture que les intempéries et les épizooties contrarièrent jusqu'au jour où elle ouvrit ses portes; tant et si bien qu'elle parut irrémédiablement compromise. Mais, dans toute la Suisse, les longs préparatifs arrivaient à leur terme, reculer n'était plus possible. Les comités s'ar-

mèrent de courage, et le succès leur sourit, un succès éclatant comme le soleil de ces quelques journées. Au lieu du déficit auquel chacun s'attendait, les comptes de l'exposition accusèrent un gros boni. Ce qui vaut mieux encore que de l'argent, la splendide manifestation de Beaulieu a été fertile en précieux enseignements. Aux agriculteurs, elle a fait voir en quelque sorte l'inventaire de leurs ressources, les résultats heureux auquel arrive le travail manuel combiné avec les recherches des savants, les progrès déjà obtenus et ceux qu'il est permis d'espérer encore. Aux citadins, l'exposition a ouvert les yeux sur une foule de domaines ignorés d'eux; et, tout en les instruisant, elle les a remplis de respect et d'admiration pour ces hommes qui pratiquent le plus ancien des arts, le plus utile aussi, et sans lequel l'humanité mourrait de faim.

Elle a failli mourir d'autre chose, la pauvre humanité. Les astronomes n'avaient-ils pas annoncé longtemps à l'avance le passage de notre globe à travers la queue de la comète de Halley, dans la nuit du 18 au 19 mai! Et les plus sombres hypothèses de hanter le cerveau de quelques poltrons. Selon les uns, nous devions avoir une belle secouée. Non, affirmaient les autres, nous péririons asphyxiés par les gaz délétères émanant de l'astre chevelu, et ils vous disaient les noms barbares de ces gaz. La curiosité fut cependant plus forte que la peur, sauf peut-être chez ces familles d'ouvriers italiens qui passèrent toute la nuit en plein air, dans la banlieue lausannoise, avec ce qu'ils avaient de plus précieux... Or, le 19 au matin, le jour revint comme d'ordinaire, éclairant un monde qu'aucun choc n'avait heurté, qui n'avait respiré que l'air frais de la nuit et qui, n'ayant pas même entrevu le bout de la queue de la comète, envoyait les astronomes à tous les diables.

Un phénomène d'un ordre différent et qui a été pour tous une surprise autrement grande que la comète de Halley, c'est la révolution portugaise. La Suisse n'aurait plus eu l'âme républicaine si elle n'en avait suivi les rapides phases avec une sympathie partagée d'ailleurs en dehors de notre pays.

Quelque temps auparavant, elle eut le rare plaisir de recevoir dans sa capitale le président de la République française, M. Fallières, qui charma tout le monde par sa cordialité et par la simplicité de ses manières.

Au nombre des faits touchant à la politique nationale, rappelons, à cause de leur intérêt ou de la place qu'ils ont prise dans les préoccupations des citoyens: le vote négatif du peuple sur la question de l'élection du Conseil national d'après le système de la représentation proportionnelle, l'agitation au sujet de la convention du Gothard, l'élection de notre cher concitoyen, M. Marc Ruchet, à la présidence de la Confédération, le jour même où un autre Vaudois qui fait honneur à son pays, M. G. Favey, était appelé à la vice-présidence du Tribunal fédéral.

A propos de notre Cour suprême de justice, l'année 1910 a vu aboutir un projet en vertu du-

quel elle sera installée dans un nouveau palais, au milieu du superbe parc de Mon Repos, acheté par la ville de Lausanne pour le joli denier de deux millions de francs. Un crédit d'un chiffre pareil a été voté à l'unanimité par le Grand Conseil, comme contribution du canton de Vaud à l'établissement de cette voie ferrée Frasnè-Vallorbe qui s'est heurté en dehors de chez nous à tant d'obstacles. Quelques mois plus tard commençait, du côté de Vallorbe, le percement du Mont-d'Or.

Aux joies se mêlent toujours les deuils. Notre canton a eu la douleur de perdre deux de ses enfants qui jetaient sur lui un grand lustre: le romancier Edouard Rod, à qui l'Académie française fit en vain des avances, et le docteur Marc Dufour, oculiste fameux, bienfaiteur des aveugles, l'un des rarissimes bourgeois d'honneur de Lausanne.

Au milieu de novembre, la commune de Bex, déjà fort éprouvée par les inondations, eut à subir un nouveau désastre: l'incendie de son hameau de l'Alex-d'En-bas.

L'année 1910 a marqué l'accès des femmes au scrutin, en matière d'église. Nos aimables compagnes, croyons-nous, ont accueilli ce droit avec plus d'étonnement et de gêne que d'enthousiasme. Grand est le nombre de celles qui, même dans les villes, n'en ont pas usé. Il coulera encore bien de l'eau sous nos ponts avant que les Vaudoises deviennent toutes féministes. Comme nous le disait l'une d'elles: « Nous avons bien assez à gouverner à la maison pour désirer gouverner encore au dehors! » Cette excellente personne est l'une de ces femmes de tête appelées par les maris de chez nous: « mon gouvernement ». Il est de fait que la femme tient avant tout à être maîtresse chez elle, Voltaire l'a dit dans un de ses plus jolis contes:

... Je sais votre secret, mesdames :
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tout temps,
Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants,
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis;
Il faut toujours que la femme commande,
C'est là son gott : si j'ai tort qu'on me pend.

Bien plus que le droit de vote des paroissiennes, les prouesses des hommes-oiseaux ont excité l'intérêt de nos populations. Car les aviateurs vaudois ont joliment fait parler d'eux. Ils volaient pour la première fois de leurs propres ailes: Cailler à Broc, Faillobaz à Avenches, à Payerne et à Berne. Quelque temps avant eux, le Genevois Armand Dufaux, monté sur son aéroplane, avait traversé le Léman dans toute sa longueur, de Noville à Bellèrive, et l'infortuné Chavez avait volé par dessus le Simplon, de Brigue à Domodossola, téméraire exploit qu'il paya de sa vie.

Mentionnons en terminant cette petite revue: l'inauguration du pont Bessières, à Lausanne; l'élection du nouveau syndic de la même ville, M. Paul Maillefer; le recensement décennal du

1^{er} décembre ; les belles représentations d'*Aliénor*, de M. René Morax, au théâtre de Mézières ; celles des *Armaillis*, de M. Doret, sur la scène lausannoise, du *Mariage de l'assesseur*, de MM. J. Monnet et E. Tissot, au Kursaal de Bel-Air, ainsi que de *Favey et Grognuz*, des mêmes auteurs, à Genève.

L'année 1911 nous apportera-t-elle une aussi longue kyrielle d'événements petits ou gros ? C'est là, sans doute, le cadet de vos soucis, cher lecteur. Pourvu qu'elle nous donne à tous santé et contentement d'esprit, nous ne lui en demanderons pas davantage. Mais il est bien permis de souhaiter qu'elle nous trempe moins que sa devancière, ne fût-ce que pour ne pas faire mentir le dicton : « aprî on tein, l'ein vint on outro. »

V. F.

Le chauffage économique. — Prenez une statuette de Bonaparte, en plâtre, vous lui cassez un bras et vous avez ainsi un « Bonaparte manchot ».

Excusez ! Il n'est pas de nous.

Les fats. — Un de ces petits précieux, comme il y en a trop, se plaignait en minaudant, à une dame, d'un grand mal de tête.

Et, d'un air de circonstance : « C'est le mal des beaux esprits », ajouta-t-il.

— Est-ce que vous êtes malade par procuration ? demanda la dame.

« CE SERAIT DU BEAU ! »

ALLONS, soyez francs ! Que penseriez-vous de la suppression du jour de l'An ?

Ah ! il est bien évident que ce n'est pas aux enfants que la question est posée.

Eh bien??...

Vous ne dites mot. Parce que vous pensez que c'est là une question saugrenue, à laquelle il ne vaut pas la peine de répondre et qui, du reste, ne saurait être posée que dans les colonnes de ce farceur de *Conteur*.

Ne haussez pas tant les épaules !

La question de la suppression du jour de l'an a été jadis soulevée, sinon posée, par un chroniqueur du grave *Journal des Débats*, M. René Doumic. Ce n'est pas le premier venu, certes.

Et M. Doumic conclut ni plus ni moins à la suppression du jour de l'an. Et nous savons nombre de personnes qui sont de son avis, mais qui ne disent rien, parce que c'est inutile. Et n'allez pas croire que ce sont des misanthropes ennuyeux, des empêcheurs de danser en rond. Non point. Ce sont tout simplement des personnes qui voient les choses comme elles sont. C'est un défaut, sans doute. Que voulez-vous, il n'est pas toujours aisé de fermer les yeux. Et puis, à tout péché miséricorde.

*

« Une des choses qui m'ont toujours semblé le plus admirables — écrit M. Doumic — c'est l'art que nous avons de compliquer la vie et de l'embarrasser de menues corvées dont nous faisons des obligations, qui pèsent à tous aussi lourdement et que tous continuent de subir aussi patiemment. Rien n'est plus significatif, en ce sens, que les rites du jour de l'An. Personne n'y trouve ni plaisir ni profit, sauf les concierges, les confiseurs et les fleuristes qui ne sont tout de même qu'une minorité. Tout le monde accepte que par suite de l'accumulation d'usages saugrenus une période de l'année devienne, pour toutes les âmes éprises de calme et de logique, un véritable épouvantail.

» Je n'exagère pas. Et j'ai conscience de traduire le sentiment intime de beaucoup de gens. Ce qu'il y a d'ironique et de cruel, c'est qu'on soit, à force d'ingéniosité, arrivé à rendre odieuses des choses qui de soi sont agréables.

» Un cadeau, cela est agréable à recevoir,

mais surtout agréable à faire. Rien n'est plus charmant que de donner. Encore y faut-il certaines conditions. Mais vous passez chez le marchand de bonbons ou chez le marchand de fleurs. Vous lui remettez une liste portant les noms et adresses des personnes à qui vous avez des obligations et, en regard, le chiffre auquel se taxe votre reconnaissance. En vérité, y a-t-il lieu qu'on vous sache quelque gré de cette mesure circulaire ? D'ailleurs, on ne vous en sait aucun gré. A la dix-septième corbeille qu'elle reçoit, une maîtresse de maison a peine à calmer ses nerfs ; au vingt-cinquième sac de fondants, elle déchire avec frénésie la carte qui l'accompagne. Quelle est alors cette comédie et cette réciproque duperie ?

» Une visite, cela est agréable à recevoir, sinon à faire. Encore faut-il qu'on sache au juste le nom du visiteur et qu'on puisse échanger quelques paroles avec lui. La visite du jour de l'An a ceci de caractéristique qu'on la fait par devoir et non par plaisir. On entre, on se fait voir, on fait constater sa présence, pour un peu on signerait sur un registre. Puis on se hâte afin d'avoir expédié dans sa journée le plus grand nombre possible de démarches polies. En vérité, à quoi cela sert-il et à qui cela fait-il plaisir ? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement chez soi, en se réservant d'aller demander à son jour et à son heure quelques moments de causerie à ceux avec qui on aime à causer et à celles à qui on a quelque chose à dire ?

» Les enfants eux-mêmes sont à plaindre dans cette période que les infortunés croient faire pour eux. Les collègues les ont lâchés pour quelques jours. Bien vite on les prend par la main et on les traîne de maison en maison chez l'oncle à l'héritage hypothétique, et chez le cousin au quarantième degré. On les abreuve de joies familiales, on les sature de divertissements dépourvus de variété, on les bourre de repas de cérémonies, on les gave de sucreries, on leur assène d'afreux livres rouges dorés sur tranche, on les met aux prises avec des jouets qui font de l'effet et qui ne marchent jamais. Ahuris, abrutis, éccœurés, ils prennent le parti de tomber malades afin d'échapper à cet excès de bonheur.

» Et tant qu'il y aura un premier jour de l'An, il en sera de même. On se soustrait à un devoir, on n'échappe pas à une corvée. Il n'y aurait qu'un moyen pratique et que je recommande aux personnes qui rédigent l'almanach, c'est de faire commencer l'année le second jour de l'An. »

Voilà ce que dit M. Doumic. Il y a beaucoup, beaucoup de vrai dans tout ceci. Mais que ceci, chères lectrices et chers lecteurs, ne vous gâte pas ce premier jour de l'An.

Bien du plaisir et bonne année, tout de même.

VÉRITÉS

On assure que s'il est un jour de l'année où il se pense beaucoup de vérités mais où il s'en dit peu, c'est le jour de l'an.

Soit. Or, pour ne pas faire comme tout le monde, en voici quelques-unes. Il peut être bon de les rappeler.

*

L'homme est toujours reconnaissant des services qu'on va lui rendre.

*

Plus les années sont vides, plus elles pèsent.

*

Les femmes n'apprennent vite et bien que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

*

La flatterie est comme l'ombre ; elle ne vous rend ni plus grand ni plus petit.

*

Laboure, fume, sèche, arrose, sarcle ton champ, et demande ensuite la moisson par tes prières, comme si elle devait te tomber du ciel.

*

Dans le monde, comme dans les tables d'hôte, les plus discrets et les plus polis sont souvent les plus mal partagés ; l'égoïsme et la grossièreté s'emparent de tout ce qui est bon, sans nul souci de ce qui restera pour leurs voisins.

Question.

Un chasseur fait ainsi la description d'un renard qu'il a manqué : La tête mesurait 12 centimètres de longueur ; le corps était aussi long que la queue et la tête. Enfin la queue était égale à la tête plus la moitié du corps. — Quelle était la longueur totale de la bête ?

Pour nous, nous avouons d'avance n'en rien savoir et n'avoir pas le temps de résoudre le problème. Mais il en est peut-être parmi nos lecteurs que cela intéressera.

Entre deux bricoles ou deux verres de vin chaud, que l'on cherche. On peut faire plus mal.

Le sang vert. — Un jeune homme qui avait en peu de temps mangé une fortune considérable, tomba malade et eut une forte hémorragie.

Le médecin, accouru sur le champ, trouva le sang un peu « vert ».

— Ce n'est pas étonnant, dit la personne qui soignait le malade ; monsieur a mangé tout son bien en herbe.

Amour brûlant. — Une jeune demoiselle très amoureuse écrivait à son fiancé.

« Mon Hector bien aimé, venez de bonne heure ; j'aurai celui de vous voir plus tôt. »

PIROLET ET LO MÈNICHTRÈ

(Patois du district de Grandson.)

Pirolet s'in va à sa vègnnyè,
Toi lo cou à sa dzenèllyè.
Dzenèllyà, revire-tè ;
Toi lo cou à Pirolet.

Sè vo nè sètè pas coui est chtu Pirolet, allà lo demandà à clyeu dè Vaugondry. Vo repondron kè c'étay yon dè leu bordzai qu'étay gallyà bon tailleu, qu'avay bouèna copà, kè clyotsivè to ba, k'étay on rudo farceu, mais k'étay on rudo saodlon assèbin, cà ne sè laissivè rin. Achtou kè l'avai gagni caukè batzè, lo vouailé à la pinta dè Ver-tsi-lo-Ray, à ribotà et à tsantà. On l'èray oïu dū Losèna kank' à Outsi, kan tsantàvè à goïrdzè-dèplyèya :

Enfant de la montagne,
J'y retourne, j'y retourne ;
Enfant de la montagne,
J'y retourne en chantant.

Assèbin lo mènichtrè nè poïay nè lo vairè nè lo chintrè. L'avay couèdi lo reprimandà bin day yàdzo ; mais to cin n'avancivè à rin. Pirolet sè fotay dè lu et lo kaivè commin la pèchta. C'est vèrè k'on dèsay dissè — mais bin in catson — kè lo mènichtrè alàvè fouènà perto yò n'avay rin à fèrè ; kè fasay commin la motsè dè la fàblyà, kè bordènavè à l'intoï day beux, po fèrè à krairè kè c'étay lu kè lè fasay allà ; kè nè cratchivè nè din lo verro, nè su lè bons bocons kan nè cotàvon rin ; ma fay què ? Lè dzin ont tant mèchinta linga assèbin ! Et Pirolet savay to cin.

Suffit k'on dzoit, nouïro tailleu étay in dzornà po kyeudrè tsi lo sindico dè... (n'ai pâ fautà dè dè-re yò) ; lo sindico et Pirolet sè lavàvon lè man vè lo borni por allà dinà. Vouaitès lo mènichtrè kè vin, kè saluè :

— A tsi-vo, à tsi-vo, kè fà dissè ; l'edyè dè vouïtro borni est-ilyè bouèna ?

Et s'in va baïre à l'intsè.

Lo sindico salua sin téré assimblyan d'avay